

Journal des saisons crispées

Carnet de notes 1980-1990, de Pierre Bergounioux. Verdier,
951 p.

Daniel Laforest

Number 211, November–December 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, D. (2006). Journal des saisons crispées / *Carnet de notes 1980-1990*, de Pierre Bergounioux. Verdier, 951 p. *Spirale*, (211), 50–51.

d'avec la mère répond nécessairement un déchaînement de violence ». Comment, dès lors, survivre à la forte prégnance d'un avant ? Comment quitter la mortelle réminiscence du Même ? Il semble que pour le personnage aux prises avec ce souvenir impérissable, coincé dans la circularité du temps et la violence face à autrui, une seule issue subsiste : la conquête du corps parlant.

Tenter le corps et la parole

Toujours fidèle à Ricœur, la démonstration de Marcheix s'attarde en dernière instance sur la possibilité pour certains sujets d'advenir à la vie différenciée par l'affirmation du corps. « *Le corps témoigne en effet des rapports que le sujet tisse avec l'Autre et*

le monde. » L'œuvre d'Anne Hébert s'applique ainsi à faire du corps un révélateur des formes de présence du sujet, tiraillé entre la dégradation imposée par la spirale de la violence et la plénitude d'une réappropriation d'un être présent, assumé. Aux fluctuations temporelles s'adjoignent les fluctuations que le discours narratif fait subir à l'extériorité corporelle. Autant de changements qui s'imposent comme des ressorts majeurs des « *effets d'identité* ». Or, ce corps qui conduit vers l'autre est un corps parlant. C'est dire que la réflexion engagée sur la fonction du corps dans l'assomption identitaire ne peut faire l'économie d'une étude sur la relation que le sujet établit, en tant que sujet parlant, avec l'Autre et avec le monde. « *Et ceci est d'autant plus nécessaire que le personnage hébertien*

est menacé à la fois par un silence proliférant et par l'insignifiance d'une parole altérée. » S'ils s'abîment dans les espaces étriés d'une réclusion silencieuse, les personnages s'engouffrent aussi dans des zones sémiotiques loins, très loins des limites étroites du symbolisable. Pourtant, les femmes de l'univers hébertien parviennent parfois à franchir la barrière du symbolique et à opérer une réconciliation du sujet avec son corps dans une présence pleine qui se dote d'un langage pour vaincre le silence de l'aliénation.

Les romans d'Anne Hébert sont peuplés de « *personnages contraints à la dissidence identitaire* ». Remémoration, unité perdue, séparation, individualisation désastreuse scandent la recherche de Daniel Marcheix, telle

une longue litanie qui répéterait sans relâche la solidité des amarres temporelles et la défaillance identitaire qu'ils inaugurent. Par son analyse détaillée et convaincante de la « *syntaxe identitaire hébertienne* », Marcheix donne, et c'est là une des plus grandes qualités de son essai, la parole aux textes d'Anne Hébert. Son écoute respectueuse, et sollicitée par un jeu incessant de reprises et de dire-encore, crée des ponts et tisse des passerelles entre les personnages. On ne peut que regretter que les partis pris théoriques de l'auteur le gardent à distance d'une conscience de genre. Il aurait été intéressant de déplacer la réflexion du côté de la différence sexuelle. L'énonciation n'est pas neutre et les modes de mémoires sans doute différents. ●

ESSAI

Journal des saisons crispées

CARNET DE NOTES 1980-1990, de Pierre Bergounioux
Verdier, 951 p.

par DANIEL LAFOREST

J'aurai eu un drôle d'été de lecteur. Jean-Philippe Toussaint dont je m'étais promis de m'offrir l'œuvre en rafales saccadées, puis ce *Carnet* monolithique de Bergounioux. La jubilation discrète avec le premier, puis le pavé d'un gémissement noir et pesant, magnifiquement mis en écriture par le second. J'ai un peu réfléchi aussi, cet été, à la lumière de ces lectures. La crise de la trentaine peut apporter de durables inflexions dans le cours d'une vie. D'un côté, les traits personnels s'affirment et de timides acquis semblent atteindre au beau fixe de ce que l'on voudrait savoir immuable. Mais d'autre part, ce désir même recèle sa part sombre, dont l'intuition imprime une marque persistante. Le temps soudain coule très vite et c'est à une lutte insoupçonnée contre l'oubli que l'on s'éveille. Loin de vaciller, la mémoire se fait au contraire plus trouble ; son limon semble acquérir une épaisseur pour la première fois insondable. La mémoire annonce alors le rôle qu'elle jouera sans doute pour la suite. La banalité n'existe pas en soi. C'est

l'oubli qui la crée. Et l'oubli mille fois répété, qui dans sa succession met à l'écart des moments, des visages dont l'importance de la perte est de plus en plus grande, confère au présent l'effroi de sa condamnation à une uniforme et ultime banalité. Un mot, vieillir, peut résumer cela.

Le dur besoin d'écrire

Le *Carnet de notes 1980-1990* de Pierre Bergounioux est un journal détaillant le plus âpre quotidien, mais qui est habité par un refus paradoxal de la banalité. Le livre débute avec l'accession de l'auteur à son âge d'homme, c'est-à-dire à ce point où lui semblent d'égale mesure les efforts exigés par la création et les forces nécessaires à la prévention d'un délitement généralisé. Bergounioux a 31 ans, un deuxième enfant tout neuf, une lourde thèse accomplie (« *Subjectivité et objectivité chez Flaubert* », quand même), un difficile emploi d'enseignant et, surtout, il vient d'expérimenter les premiers décès dans son entourage (ses beaux-parents, coup sur coup). Cela

peut laisser gourd. Tout est dit dans l'entrée qui clôt la première année : « *Que restera-t-il [...] de ces heures dont j'essaie de fixer la teneur ? Déjà ne subsiste plus, pour certaines, que la mention que j'en ai faite. Quinze jours, et la main de l'oubli a passé. Mais ce pâle témoignage est encore préférable à l'abîme qui nous talonne* ». Si ce n'était que de retenir avec des mots les événements qui sans discontinuer se succèdent, l'entreprise de Bergounioux n'aurait pour bien mince intérêt que celui de l'archive personnelle. Or ce n'est pas ça. Ou plutôt, ce n'est pas que ça. Le journal reste un journal mais c'est l'accumulation dont il se nourrit qui maintient « *l'abîme* » à distance. Bergounioux n'écrit pas exactement pour conjurer l'oubli du passé, mais plutôt afin de « *comprendre* » (le mot est de lui, maintes fois répété) en quoi les choses et les êtres peuvent s'y trouver un jour relégués sans que l'on puisse y faire quoi que ce soit. En ce sens, il n'est en rien négligeable que la genèse de *Carnet*, pour l'auteur, corresponde à quelques mois près à la naissance de son vrai projet

d'écrivain. Je dis projet alors qu'il faudrait peut-être écrire ici douleur, ou affres, en tout cas choisir un terme qui puisse mieux dire ce dont le *Carnet* rend compte comme d'un sacerdoce absolument vital : « *la trentaine est arrivée comme un désastre. Elle a balayé les espoirs, les visées de mes vingt ans. On n'est pas quitte du passé, d'autant pas moins qu'on ne l'a pas tiré au clair, porté dans la tardive lumière de la conscience dont il était justement privé [...] doutant que telle soit bien ma tâche, me regardant comme essentiellement indigne d'y travailler, à jamais inférieur à l'objet, c'est avec horreur que j'ai considéré l'éventualité de durer encore.* » À trop percevoir un lieu commun dans l'attitude de celui qui dit pâti d'écrire au nom d'une exigence d'authenticité singulière, on oublie que cela peut être vrai. Sans doute les écrivains à « *vocation tardive* » sont-ils les plus prompts à l'aveu d'une quasi totale absence de libre arbitre dans ce qui les a contraint à noircir des pages. De même peuvent-ils être les sujets d'une affliction comparable à cette

« haine de soi » que Bergounioux désigne comme ce qu'il croit devoir le maintenir à jamais en deçà de la vérité du déracinement responsable de sa vie d'homme. Et malgré — ou peut-être à cause de — cela, toujours cette impression que nous donne le journal d'assister à l'ascèse progressive d'un écrivain un peu kantien : levers à l'aube; lectures colossales et érudites; notations maniaques des désagréments jusqu'au plus infime; amour mêlé de crainte face au règne naturel; rigoureuse et pendulaire obligation aux « deux pages réglementaires » d'écriture par jour; évocation de « l'évidence lumineuse de la loi morale » devant les « agissements dérisoires » de ses semblables, haine du voyage, absence totale, en près de mille pages, de quelque mention que ce soit du désir physique, sexuel, et même du rapport de séduction entre les individus; et puis cette phrase, comme un rire rentré : « J'aimerais parfois posséder la sensibilité d'un concombre, sur certains points, du moins. »

L'Histoire hors de portée

On a l'habitude d'attendre des journaux intimes d'écrivains qu'ils agissent comme un prisme diffractant l'histoire du monde dans la conscience en demi-teinte de celui qui cherche à expliquer, ou qui sans chercher n'en impose pas moins sa manière (Kafka : « Aujourd'hui la guerre est déclarée. Après-midi, piscine »). On voudrait revisiter les dates égrenées comme on arpenterait une galerie, dans les pas d'un guide insouciant de notre présence, du discours inquiet duquel il suffirait de simplement retenir la couleur particulière donnée à l'important, c'est-à-dire à ce que le temps a choisi de porter jusqu'à nous lecteurs. C'est sans doute parce que j'ai cédé à l'attente d'un tel souffle que de n'en rien percevoir dans le *Carnet* de Bergounioux m'a laissé si songeur. Et quand je dis rien, c'est rien. Les années quatre-vingt passent entières et nul signe de la Grande Histoire, pas même ceux des événements les plus européens (Tchernobyl, l'effondrement du bloc soviétique), ne fait son chemin jusque dans les pages du journal. Pourquoi cette absence? Surtout chez un auteur dont les autres récits n'en finissent plus de pétrir le moment où son monde rural originel s'est fendillé pour laisser enfin passer les premières raies technicoles de l'Histoire mondialisée? La

réponse se trouve, implicite, dans le journal. Bergounioux habite la banlieue parisienne, sur laquelle il s'est replié comme tant d'autres, à la suite de ses études, au début d'une carrière d'enseignant qu'il abhorre mais à laquelle il consacre honnêtement le meilleur de ses énergies. Or, tout provincial qu'il soit, cette existence satellitaire sur le bord extérieur de l'orbe de la capitale est vécue par lui comme un « exil » en bonne et due forme. On a l'impression que jamais cette position ne lui donne le droit d'une parole qui prétendrait à sa propre vérité face aux vastes événements qui façonnent la marche du monde. Cela devient très vite fascinant. Les années de jeunesse ferventes s'éloignent à mesure que le journal invente sa propre écriture du doute. Peu à peu s'impose la figure d'un écrivain cul-

les événements du jour après jour. « Il faut revenir en arrière, briser le lien logique, rapporter chaque moment à son instantanéité, au présent pur, vertical, de son accomplissement », écrit Bergounioux, qui croit alors parler de ses récits sans savoir, peut-être, qu'il donne ainsi l'explication la plus juste à son art du journal intime. Dans *Carnet de notes*, la récurrence des jours, des semaines, des mois finit par perdre de sa consistance. Au bout d'une centaine de pages, la datation ne scande plus rien, si ce n'est la révolution permanente des saisons, avec ce qu'elle exige de perception sensible et qui semble mieux convenir à la volonté souterraine qui gouverne le journal : « C'est à travers le prisme de la fatigue, du froid, de l'émotion qu'on enregistre les accidents du paysage, la fuite

plus atroce vérité. Désormais, seule la forme littéraire du journal, si tant est qu'on en fasse une lecture serrée, peut en rendre compte : le coma est vécu comme un effacement de l'être aimé. Cet effacement, très lent, est en définitive celui des mots qui auparavant se bousculaient pour tenter de signifier l'angoisse de voir la disparition se concrétiser. On ne sait plus alors si le combat entrepris par Bergounioux contre l'oubli s'est soldé par un échec, ou plutôt si l'immense travail dont témoigne le journal n'est pas ce qui, dans une immobilité ironique, préserve aujourd'hui la vérité de cette mort absente aux autres comme à elle-même. Une chance de trancher nous est pourtant offerte plus loin. On sursaute devant la similitude lorsque survient la seconde tragédie. Le père de l'écrivain est atteint de la maladie d'Alzheimer. Un autre effacement s'annonce. Mais cette fois l'écrivain n'est plus dupe. On le voit accompagner les étapes dans le déclin de l'homme qui en des jours meilleurs, et de la même façon progressive, lui avait montré à être au sein de ce monde dont il essaie aujourd'hui à tout prix de maintenir ensemble les éléments fuyants. La tristesse qui en ressort est immense, au même titre que les pages de pure littérature qui s'en font dans le journal les dépositaires réticentes : « [...] je comprends que le mal a emporté les quarante-cinq dernières années de sa mémoire [...] Je n'existe donc plus, à ses yeux, puisque je n'étais pas de ce monde, alors, et c'est mon tour d'avoir les yeux remplis de larmes. [...] Je le regarde, désespéré, lui qui fut mon père, et qui n'est plus qu'une âme en perdition dans un corps épuisé, déjà du passé. » Le père mourra avant que ne se termine le journal, suscitant d'autres larmes, mais alors, tout aura déjà été dit. Entre le passé de l'oubli définitif et celui que l'écriture embaume, très peu de choses empêchent le dérisoire de s'installer (et parfois même rien; Dieu sait qu'un journal d'écrivain peut s'avérer inintéressant!). Le miracle, chez Bergounioux, se produit finalement moins dans l'alignement des pierres blanches de l'écriture journalière que dans la masse accomplie du monument précaire sur lequel elles aboutissent. Les choses vues et vécues ne sont alors plus « déjà du passé »; elles ont accédé à une forme littéraire, c'est-à-dire à la vérité insaisissable de leur infinie réactualisation. ☪

Les choses vues et vécues ne sont alors plus « déjà du passé »; elles ont accédé à une forme littéraire, c'est-à-dire à la vérité insaisissable de leur infinie réactualisation.

tivant son rapport aux choses les plus brutes (sculpture du bois, des métaux, pêche à la mouche), comme si le seul apaisement possible ne pouvait plus naître qu'à leur contact : « Tout est simple, consistant et sûr avec les choses. Elles offrent un appui, affichent leurs limites, canalisent l'action. Alors que l'esprit, quand il fait retour sur lui-même et se prend pour objet, ne découvre que vapeur, plis mouvants, abîmes... » Qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas là un « retour aux choses mêmes » dont pourraient sourdre les raisons d'une philosophie. Nous sommes dans un journal intime. Il s'agit d'un vif plaidoyer en faveur d'une désertion de la table de travail, mais sans que se dilapident pour autant les forces vitales dont le nécessaire emploi force Bergounioux à l'écriture qui est à la fois sa planche de salut et son rocher de Sisyphe.

Les saisons du coma

Le vide laissé par l'Histoire absente est ce qui permet au journal de faire résonner avec une puissance accrue

du temps mais, aussi, le dérèglement de la perception, la nécessité de corriger les données qu'elle livre encore. » Toutefois, Bergounioux ne peut savoir, à cette date, que deux drames étrangement similaires approchent, qui viendront ébranler, en coups de tonnerre, le cours de sa vie, et qui surtout invalideront en partie l'exigence d'une écriture du présent pur. C'est d'abord l'accident d'un proche, suivi par un coma qui durera deux ans pour finir dans une mort que n'aura précédé à peu près aucun signe de présence, ni aucun réel espoir de retour. La tragédie occupe bien évidemment la majorité des entrées des semaines, et même des mois suivants (« C'est comme s'il n'y avait pas d'été, de joie, de réalité, que nous survivions au monde absenté »). Mais peu à peu l'ordre de l'existence reprend ses droits, impose ses obligations, ses autres traces, si bien que lentement les mentions du comateux s'espacent dans le journal. On est alors frappé d'une évidence. La tragédie n'a pas cessé d'être, mais elle a accédé à une autre réalité dans laquelle se trouve peut-être sa